

Éléonore Pardo

Sur le regard

Introduction

Je voudrais commencer la discussion par l'abord de la couverture du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Y figure le tableau de Hans Holbein intitulé *Les Ambassadeurs*. Sur cette toile hyperréaliste, nous pouvons voir deux personnages (Jean de Dinville à gauche et George de Selve à droite). Chacun d'eux est représenté avec les attributs dignes de son rang. Nous pouvons observer la minutie, le souci du détail du peintre. Tout paraîtrait être d'un réalisme parfait, si quelque chose en avant-plan ne faisait pas achopper le regard. Tout irait bien sans cette chose qui nous dérange, qui insulte notre regard. Du coup, cet objet irréal qui vient bousculer notre regard nous interroge. Nous nous demandons si celui-ci n'est pas un leurre. La rupture qu'il génère dans le tableau n'est-elle pas là pour signifier la nature trompeuse de ce qui est présenté comme la maîtrise même de la réalité ? Pour « voir » ce dont il s'agit de plus près, et pour percevoir le « point de vue » de l'autre, il faut que s'opère un décentrement. Alors pourquoi un décentrement est-il nécessaire ? Qu'est-ce qui se joue, pour le sujet, qui fait qu'il peut à la fois voir et se sentir regardé ?

Cette question est directement en lien avec ce que Lacan cherche à nous enseigner dans ce séminaire. Si son but est de présenter dans le détail l'opération qui suit l'aliénation du sujet et son contrepoint, la séparation – du fait que l'aliénation dans le grand Autre est suivie par la séparation de ce même grand Autre –, ce n'est pas sans compter sur le regard, ou plus exactement l'objet regard, comme il le nomme.

Incidences du grand Autre et de l'objet a sur le sujet

Pour bien comprendre ce qu'il en est du regard, nous allons faire retour sur l'implication du grand Autre sur le sujet. Le grand Autre, rappelons que, pour Lacan, c'est ce lieu où l'on situe ce qui détermine ou cause le sujet. Cet Autre constitue le réseau qui structure pour nous la réalité. Il détermine l'aliénation constitutive du sujet dans l'ordre symbolique. C'est elle, la structure symbolique, qui parle à travers lui. Disons rapidement que cet Autre est la raison pour laquelle le sujet ne maîtrise jamais complètement les effets de ses actes, c'est-à-dire la raison pour laquelle le résultat final de son action est toujours autre que ce qu'il visait. Cet Autre participe à l'aliénation du sujet dans l'ordre du langage, de même qu'il lui permet d'exister en tant que tel, lorsque celui-ci prend en charge, en lui-même, l'inconsistance de ce grand Autre, son caractère purement virtuel, « barré ». Retenons que cet Autre est dès avant présent dans la révélation subjective. « Il est déjà là, quand quelque chose a commencé à se livrer de l'inconscient. »

Il permet de faire advenir le sujet en tant que tel, parce qu'il permet de s'expliquer sur ce qu'est la jouissance, de la mettre suffisamment hors d'atteinte pour que l'objet *a* puisse émerger et répondre de ce qui reste de la jouissance perdue à parler.

Par définition, cette jouissance désigne, si elle existait, la satisfaction complète des pulsions érotiques et de destruction. Elle ne peut de fait être appréhendée que comme un défaut, un manque. En tant que telle, elle ne peut être prise en charge par le sujet. Celui-ci ne peut la soutenir parce qu'elle a finalement quelque chose d'insupportable. Pour s'en défendre, il la fait donc supporter par cet Autre. Il le fait de telle sorte qu'il puisse être passif pour une part vis-à-vis d'elle. Cette mise en dehors de son être lui permet de fonctionner. C'est parce qu'il peut se vider de son être qu'il peut advenir.

L'objet *a* sera, dès lors, cet objet inerte qui « est » l'être du sujet (qui rappelle cet en-dehors). Il donne corps au « plus-de-jouir ». Il fascine le sujet. L'objet *a* est le concept qui rend compte du retour dans le réel de la jouissance. Il n'est pas un objet de la sensibilité. Toutefois, il est toujours en activité comme objet de la pulsion qui ne cesse de demander satisfaction. Il n'a donc pas de substance, mais

lorsqu'il se noue à la pulsion, il revêt les substances épisodiques de l'objet oral, anal, du regard ou de la voix.

La division du sujet trouve cause dans cet objet *a*, objet qui n'est pas sans rappeler l'objet partiel de Freud. Pour le sujet, c'est là la condition absolue de son existence en tant que sujet désirant. Le sujet est divisé et désirant grâce au fait que l'idéal du moi et le désir ne sont pas strictement identiques. Le premier relève de l'aliénation au grand Autre, le second suppose une séparation d'où le sujet se constitue à jamais divisé.

L'objet n'est donc pas à considérer comme un objet du monde représentable. Il est seulement identifiable sous forme d'« éclats » partiels du corps (sein, voix, excrétion, regard). Selon les modalités qu'il recouvre, il cause le désir ou l'angoisse ; le rêve, le symptôme ou le lapsus ; la honte, l'envie ou la jalousie. Pour exemple, évoquons ce qui nous intéresse dans cet exposé : le regard. Eh bien, le regard sera ce qui impulsera la satisfaction scopique de la peinture, de la photo... Le regard n'est pas présent dans le champ visuel, bien qu'il en fasse partie, c'est-à-dire que, dans le monde, il y a le regard mais on ne le voit pas. Autrement dit, « le regard est l'invisible de la vision ».

Sujet et objet *a* : le regard

Le sujet fait l'expérience de l'objet *a* en tant que sujet désirant, car l'objet *a* est l'objet cause du désir qui fait jour dans l'instant, dans la fugacité du regard. Il est ce qui chute, aussitôt apparu, si bien qu'il ne saurait être perceptible qu'entre l'anticipation et l'après-coup. Il est donc objet cause du désir pour un sujet dans la mesure où, de part son extériorité au sujet, il suscite une tentative de retrouvaille avec la satisfaction totale (retrouvaille qui est toujours ratée). Autrement dit, l'objet *a* se réfère à un manque-à-jouir du sujet du désir (manque qui est de structure, car l'objet de la jouissance est perdu) et à un plus-de-jouir attribué au grand Autre. Le sujet suppose que l'Autre détient cet objet de jouissance, alors que lui aussi en est privé, du fait justement que la jouissance manque aussi à cet Autre.

Pour ce qui est de l'objet *a*, comme regard, Lacan nous enseigne, dans le séminaire présent, que ce regard est un plus-de-

regard, un plus-de-jouir, qui cause le sujet du désir. Lacan nous dit : « Dans notre rapport aux choses, tel qu'il est constitué par la voie de la vision, et ordonné dans les figures de la représentation, quelque chose glisse, passe, se transmet, d'étage en étage, pour y être toujours à quelque degré éludé – c'est ça qui s'appelle le regard ¹. » Le regard est ce qui peut contenir l'objet *a* où le sujet vient « à choir » du fait de sa division. Le regard en tant qu'objet *a* vient symboliser le manque fondamental et, parce qu'il se réduit à l'objet *a*, il est comme lui évanescant. « Il laisse le sujet dans l'ignorance de ce qu'il y a au-delà de l'apparence ². » Autrement dit, l'objet regard est insaisissable. Il induit la cause du sujet scopique, c'est-à-dire celui qui dans le champ du visuel est le sujet du désir, à condition que ce dernier consente à s'effacer face à cet objet. Le sujet est privé de son expérience « subjective » la plus intime, des « choses telles qu'elles lui paraissent être vraiment », car il ne peut jamais, consciemment, en faire l'expérience et assumer le fantasme primordial qui constitue et garantit le noyau de son être. Il est impossible que le sujet puisse attraper le regard, car celui-ci ne peut jamais être subjectivé, assumé par le sujet. C'est ce que traduit la formule lacanienne du fantasme, $\$ \diamond a$. Le fantasme désigne le contenu le plus intimement subjectif, qui paradoxalement est « désobjectivé », rendu inaccessible à l'expérience.

Il ne se peut à cet effet qu'il y ait un recouvrement entre le regard et la vision. Le regard et la vision sont antinomiques. Le regard en tant qu'objet *a* est ce qui fait du sujet percevant un objet perçu. Il est non pas regard du sujet, mais celui qui porte sur le sujet. Il est objet de la pulsion scopique, sans lien aucun avec le monde perceptif. C'est un regard à la fois invisible et insaisissable. Cela fait que là où il y a de la vision, il n'y a pas de regard. C'est du fait de cette exclusion réciproque que la division constitutive du champ visuel se fonde.

Il y a une schize entre l'œil et le regard. Lacan nous dit : « L'œil et le regard, telle est pour nous la schize dans laquelle se manifeste la pulsion au niveau du champ scopique ³. » Cette schize est celle qui

1. J. Lacan, « La schize de l'œil et du regard », dans *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1973, p. 85.

2. *Ibidem*, p. 89.

3. *Ibid.*, p. 70.

recoupe celle de l'imaginaire et du réel. La perception visuelle est de l'ordre de l'imaginaire bien que soutenue par celui du symbolique au travers des images (c'est aussi ce qui se produit dans le miroir). La jouissance du regard, elle, est du côté du réel.

Conclusion

En guise de conclusion, disons qu'avec ce séminaire nous prenons la mesure de la conception psychanalytique du vide du sujet. Aucune expérience ni aucune richesse ne peuvent venir combler ce vide. La division du sujet est le support du désir, car les « objets, nommément le regard et la voix [...] font corps avec cette division du sujet et en présentent dans le champ même du perçu la partie éli-dée comme proprement libidinale ⁴ ».

De même, nous prenons conscience qu'au niveau du champ visuel, une division identique à celle repérée par la voix se fait jour. Et c'est parce qu'il y a quelque chose de réel qui fait intrusion dans le tableau *Les Ambassadeurs* au travers du regard que naît de l'embarras, de la gêne, voire de l'angoisse. Le sujet se sent observé, vu par un autre qu'il ne voit pas, ce qui cause son embarras.

4. J. Lacan, « Comptes rendus d'enseignement – l'objet de la psychanalyse », *Ornicar?*, n° 29, Paris, Navarin, 1984, p. 12.